



..... Il pissait. (page 45)

LA  
Véritable Histoire  
DE  
**MANNEKE-PIS**  
PAR  
Horace van Offel

---

---

Illustrations par Constant van Offel

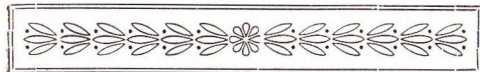
---

---

DEUXIÈME ÉDITION

Bruxelles  
IMPRIMERIE ARTISTIQUE  
18, rue du Chêne

En vente chez tous les libraires



Du même auteur :

*Une armée de Pauvres* (2<sup>e</sup> édition).

*Les Enfermés.*

*Les Intellectuels*, pièce en 3 actes.

*L'Oiseau mécanique*, pièce en 4, actes.

*La Victoire*, pièce en 4 actes.

En ce temps-là habitait à Bruxelles en Brabant, certain comte de Hove, seigneur de Geendorpe et bien d'autres lieux.

C'était un gentilhomme d'une taille imposante, qui avait la mine un peu altière et le cœur très doux.

Autrefois, il avait guerroyé en France et en Allemagne, brillé dans les joutes et assisté à beaucoup d'expéditions héroïques et galantes de son temps. Une blessure plus profonde que bien d'autres l'ayant contraint au repos, il ne s'y était résigné qu'en épousant une demoiselle, issue d'une des plus fières et plus nobles maisons de Flandre.

Elle était très blonde, très bonne et très pieuse, savait l'art de broder les tapisseries, soigner les malades et préparer des onguents qui ferment les blessures.

A la troisième année de leur mariage, elle accoucha d'un fils. Comme ils avaient attendu sa naissance avec inquiétude, ils l'aimèrent tout de suite beaucoup et son éducation se fit très douce. Trop douce, peut-être, pour un futur homme de guerre ; car jamais enfant ne fut l'objet de tant de soins. On l'appela Godefroid. Dès l'âge de trois ans il eut un gouverneur, qui reçut comme mission de l'amuser d'abord et de l'instruire ensuite.

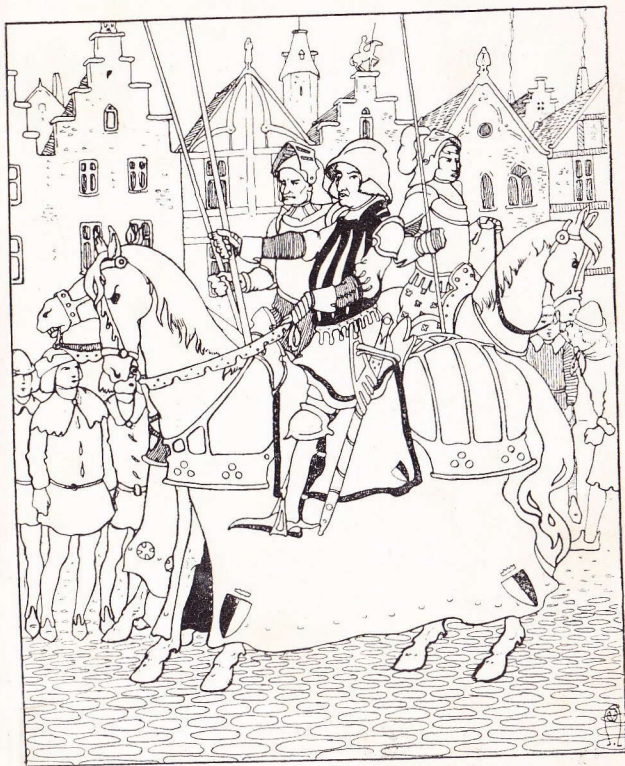
La maison du comte se trouvait sur le marché de la ville. Aux heures de repos, après le repas de midi ordinairement, quand son père sommeillait dans le grand fauteuil de chêne sculpté, et que sa mère courbait la tête au-dessus

de quelque dentelle ou broderie délicate, Godefroid aimait s'asseoir auprès d'elle, tout près d'une des hautes fenêtres. De là, il voyait toute la place, tantôt dorée sous le soleil, tantôt grise quand le ciel était terne. La foule s'y pressait à toute heure : des marchands et des bourgeois promenant leurs ventres satisfaits sous des robes bordées de fourrures. Ils coudoyaient les gens du peuple et faisaient place pour des cavaliers à mine hautaine. Aux jours de foire, ils se groupaient devant les étalages des campagnards, qui offraient à leur convoitise des légumes, des fruits, des fromages ou bien des volailles, dont on voyait les têtes ahuries sortir d'entre les baguettes des grandes cages d'osier.

Quelquefois, aussi, il admirait la prestance des magistrats, des conseillers et des échevins se rendant aux délibérations en grande pompe, ou, quand

on célébrait un anniversaire, le cortège des gildes, précédé des joueurs de cornemuse et de tambour. Les cabrioles des bouffons, marchant en tête vêtus de pourpoints bigarés, le faisaient rire. Il aimait aussi le chatoiemment des étendards, dont les couleurs vives s'enflamment sous les caresses de la lumière et du vent.

Un jour, — il venait d'entrer dans sa sixième année — Godefroid remarqua un grand mouvement dans la foule. Les gens se rassemblaient en courant; le son du cor retentit, et peu après, l'enfant vit trois cavaliers s'arrêter au milieu de la place. Des visières baissées cachaient leurs visages des panaches se tordaient à leurs casques, comme des flammes et ils étaient vêtus de longues robes de fer, qui frôlaient les étriers où reposaient leurs souliers pointus. Les chevaux qu'ils montaient paraissaient rétifs, portant au vent des



... l'enfant vit trois cavaliers s'arrêter au milieu de la place.



têtes fines sur des encolures souples, embellies de crinières touffues. Ils creusaient le sol d'un sabot impatient, et semblaient plus petits et plus agiles que ceux que l'on voit d'habitude en Brabant.

L'enfant devina tout de suite que ces guerriers revenaient d'un pays lointain. Ils étaient couverts de poussière, des épées gigantesques se balançaient à leurs selles ; l'un d'eux portait une lance garnie d'un pennon où s'étalait une croix verte.

Aux cris de l'enfant, la comtesse vint regarder ce qui l'agitait à ce point :

« Seigneur ! dit-elle, je crois que voilà des croisés qui reviennent de la Terre Sainte ! »

A ces mots, le comte plongé dans sa sieste habituelle, s'éveilla brusquement, le regard illuminé de cette flamme qui luisait dans ses yeux jadis, quand retentissait son cri d'armes. Il s'approcha

vivement ; et s'étant assuré que la comtesse ne s'était point trompée, il descendit lui-même dans la rue, à grands pas, sans hésiter, afin que nul autre que lui ne pût offrir l'hospitalité à ces héros. Car il tenait à exécuter, en tout temps et en toute occasion, les lois de la chevalerie.

Les croisés entrèrent peu après. Ils avaient enlevé leurs heaumes, et montraient des visages fiers, hâlés par le soleil et crevassés par le vent et la poussière des routes. L'un d'eux avait des cheveux gris, un autre était jeune, le troisième portait au front une profonde cicatrice.

On leur servit à boire dans des cornes d'ivoire. La comtesse descendit à l'office elle-même pour encourager les servantes. Elle remonta suivie d'une multitude de pages et d'échansons portant des mets variés, arrangés avec art, sur de grands plats d'étain, écussonnés

aux armes de Hove, Geendorpe et beaucoup d'autres lieux.

Le vin et la bonne chère firent causer les guerriers. Ils parlèrent de leurs aventures et de leurs souffrances. Ils précédaient une troupe nombreuse, de croisés brabançons et flamands, qui devait être à une journée de marche encore. Profitant de leurs chevaux arabes, coureurs infatigables, ils avaient devancé l'armée, afin d'annoncer son arrivée dans la ville ; ils espéraient que leurs compagnons seraient reçus selon leur mérite. Là-bas, ils avaient vu des choses étonnantes et terribles. A Jérusalem, le jour de la prise, on marcha dans le sang des Infidèles jusqu'à mi-cuisse. Ils avaient touché le saint Sépulcre.

Celui qui avait des cheveux gris et dont la main tremblait lorsqu'il soulevait sa coupe, parla du départ.

Ils avaient cru ne jamais arriver. Après de longs jours de marche, il y eut

d'autres jours plus interminables encore. Et les pays s'étaient succédés, tantôt misérables, tantôt opulents, toujours remplis d'embûches, tendues par des populations hostiles et perfides. Ils avaient traversés des déserts arides, des forêts sans lumière, profondes comme des labyrinthes sans issues. En Syrie, l'horreur de cette route augmenta encore ; car elle y était jalonnée effroyablement, par les carcasses des chevaux et les ossements blanchis des premiers croisés, partis sans ordre et sans précaution.

Le plus jeune, qui était beau, parla ensuite.

Il avait suivi son frère aîné et revenait seul, l'autre ayant été tué le soir même qu'on monta à l'assaut d'Antioche. Que de fois n'avait-il pas cru mourir à son tour ! Un jour, en poursuivant un infidèle en fuite, il s'était égaré dans une contrée enchantée, peuplée d'êtres diabo-

liques et mystérieux. Il avait vu voler des oiseaux à face humaine, ramper des reptiles à gueule enflammée, galoper des licornes et entendu le chant des ondines sortir de sous la perfide végétation des mares.

Le troisième réfléchit un instant avant de dire ce qu'il avait vu ; puis montrant sa cicatrice, il expliqua comment il avait été frappé.

C'était pendant un combat d'avant-garde ; la troupe dont il faisait partie, avait été assaillie par une bande d'amazones chevauchant des cavales blanches, aux sabots teintés de vermillon. Elles étaient coiffées de turbans clairs, ornés de petites cornes réunies en forme de croissant. Et elles lançaient des flèches empoisonnées, qui faisaient mourir les cavaliers soudain sans les renverser de leurs selles. Un Sarrasin les conduisait. Son armure noire était d'un métal si dur, que les épées

s'émoussaient en la touchant. Quelques-unes même s'y brisèrent, Ce voyant beaucoup crurent que celui qui la portait était le Maudit lui-même. Ravenshert, ainsi se nommait le guerrier qui parlait, l'avait combattu et jamais il n'avait soutenu une lutte pareille. C'est en vain qu'il avait pressé son adversaire, en multipliant les feintes, qui rendent l'épée semblable aux éclairs de la foudre. L'inconnu était resté invincible, comme protégé par une force surhumaine. Après un duel hallucinant qui dura jusqu'à la chute du crépuscule, le noir combattant s'était dérobé en blasphémant. Mais avant de disparaître, il porta au visage de son adversaire, un coup de son cimenterre perfide et recourbé. Ravenshert eut le front entaillé, les yeux aveuglés par le sang. Son écuyer le sauva d'une mort certaine en s'emparant de son cheval et en l'entraînant hors de la mêlée.

Le seigneur de Hove fit monter du vin encore, et de la bière. Comme le soir tombait, on alluma les flambeaux, fichés sur les pointes des candélabres de fer. Les traits des convives s'animent. Ils parlèrent d'autres prouesses accomplies et se rappelèrent des défis lancés. Les voix résonnaient plus dures, de temps en temps, un poing lourd ébranlait la table en faisant sauter les coupes. Le comte raconta sa jeunesse, et ses yeux s'incendièrent.

Alors la comtesse se leva tout doucement, et prenant Godefroid dans ses bras, elle le porta coucher.

Dans son berceau, orné de rideaux brodés de couronnes et de blasons entremêlés, l'enfant s'endormit bientôt ; mais toute la nuit il s'agita. Il rêva du tumulte des batailles, entendit s'entrechoquer les armes et résonner les grands cris de guerre. Il vit des destriers énormes, se cabrer au-dessus des morts.



Le lendemain, sa mère l'éveilla tôt et lui fit sa toilette elle-même. Elle le lava entièrement dans un bain tiède, boucla ses cheveux, lui mit des chausses de soie, un pourpoint de drap vert et une jolie toque de la même couleur ornée d'une plume écarlate.

Lorsque l'enfant fut ainsi équipé, elle le mena dans la grande salle où son époux et le gouverneur de son fils se trouvaient déjà. Le comte avait ses vêtements de guerre, et se tenait debout, le dos tourné vers la haute cheminée, où son blason s'étalait sculpté dans le marbre bleu. Une toge sombre l'enveloppait, ne laissant à découvert que ses bras revêtus de mailles.

Quand l'enfant eut embrassé son père, la comtesse s'adressa au gouverneur :

« Maître Kobe, » dit-elle, « veuillez conduire Godefroid à l'église. Nous désirons qu'il suive la procession, qui



... ils s'en furent à deux tout droit vers la cathédrale.

se rendra à la rencontre des croisés faisant aujourd'hui leur entrée dans la ville. Veillez à ce qu'il ne lui manque rien, qu'il soit placé selon son rang et qu'il se conduise comme cela convient. Elle ajouta encore : « Nous-mêmes nous assisterons à cette cérémonie. »

Kobe salua et sourit, Godefroid reçut encore quelques caresses ; puis, ils s'en furent à deux tout droit vers la cathédrale.

La ville était en fête et les rues déjà envahies par la foule. Des cavaliers passaient au grand trot, armés de toutes pièces ou vêtus de robes magnifiques, ornées de fourures. Les fenêtres étaient garnies de draperies. Des hommes tendaient des cordes d'un toit à l'autre, en s'interpellant.

A l'église, Godefroid reçut un grand flambeau, Kobe en prit un également, puis, ils se mêlèrent au groupes qui

stationnaient au dehors, en attendant le moment du départ.

Godefroid y vit beaucoup d'enfants : des garçonnets endimanchés, frisés court comme lui, des fillettes couronnées de fleurs et vêtues de robes blanches. Il y avait encore des vieillards, portant des lampes d'argent suspendues à des manches d'ébène, des hommes en surplis soutenant des bannières, et plus loin derrière eux, toute une foule confuse et brillante de prêtres vêtus d'or, comme des saints du paradis, de dames et de seigneurs, fièrement assis sur leurs palefrois de parade.

Godefroid, un peu ébloui, ne put regarder tout cela bien longtemps, car bientôt les cloches se mirent à sonner, les prêtres à chanter et l'on partit. Sans comprendre comment cela s'était fait, il s'aperçut qu'il marchait en tête, conduit par son gouverneur, lequel faisait de petits pas, les yeux au ciel.

Ainsi, ils marchèrent longtemps, jusqu'à ce que les maisons se firent plus rares, les rues moins habitées. Chemin faisant, Godefroid se demandait pourquoi il allait ainsi le premier de tous ; avant les autres enfants, les porteurs de lampes et de bannières. Après y avoir réfléchi quelque temps il conclut, que cela devait être ainsi, puisqu'il était le fils du comte de Hove : le plus riche et le plus puissant seigneur de Bruxelles. Cette conviction boursouffla sa petite âme d'orgueil, et levant la tête, il porta son flambeau plus droit.

On franchit une poterne étroite et un pont-levis où des gens d'armes veillaient. Puis, ils aperçurent la campagne.

Le soleil n'était point fort haut encore, à l'orient une traînée d'or restait flottante, pendant que sur les feuillages la rosée s'attardait. Il faisait très doux ; comme on était au printemps, les arbres

se voilaient d'une verdure encore discrète et les prés revêtaient les collines d'un gazon à peine fleuri. Des sentiers blancs s'en allaient vers des maisonnettes paisibles et des hameaux tranquilles. Tout près d'eux un ruisseau glou-gloutait gentiment, des abeilles passaient rapides en bourdonnant, pendant que des oiseaux, des grillons et beaucoup d'autres petites bêtes encore, chantaient partout. Or, comme en ce moment les prêtres s'étaient tus, et que l'on voyait émerger au-dessus de la foule le dais sous lequel se portait le Saint-Sacrement, on pouvait croire que la terre priait tout haut au passage de son Créateur...

Mais on s'arrêta. Les porteurs des bannières déposèrent pour un instant leur fardeau, on moucha les cierges. Puis quelques fidèles se mirent à l'aise.

Alors le bon Kobe questionna son élève :

« Mon enfant, » lui demanda-t-il, « n'as-tu point quelque besoin à satisfaire? Nous en aurons encore pour de longues heures à figurer dans cette cérémonie ».

Godefroid secoua la tête. Il regardait l'horizon, espérant y découvrir les croisés et cela occupa toute son attention. Puis le diable qui ne respecte rien, pas même l'âme des tout petits, lui souffla de nouvelles pensées d'orgueil : il était le premier enfant de la ville, le plus beau, le plus riche..! Pauvait-il comme tel se montrer affigé des mêmes humbles besoins que les autres? Se laisser déculotter par son gouverneur à la vue de tous? Cela lui parut impossible et il regarda avec mépris le petit baron de la Potterie qui, au milieu des champs se soulageait à la flamande, c'est-à-dire avec toute cette ingénuité impudique que Breughel immortalisa depuis. Il n'y réfléchit d'ailleurs pas longtemps



car soudain il y eut un cri dans la foule : les voilà ! Et à l'horizon, en effet, un nuage de poussière s'éleva, d'où sortait de temps en temps comme un éclair menaçant.

Bientôt, on distingua les chevaux et les cavaliers. On entendit hennir les bêtes et crier les hommes ; la terre trembla, et le cœur de Godefroid se mit à battre très fort. C'est qu'il les voyait bien maintenant ! Ils étaient plus de cent ; semblables à ceux qu'il avait admirés hier, coiffés de casques troués de visières profondes, revêtus de pièces d'armes dont les froissements gardaient bruits de la guerre, comme les conques de nacre retiennent le chant de l'Océan.

Godefroid ne put les regarder plus longtemps, car on s'en retourna tout de suite, lui marchant toujours en tête avec Kobe.

Dans la ville, où ils rentrèrent bien-

tôt, les oriflammes et les banderoles flottaient légères. Les fenêtres, où s'accoudaient des dames fières coiffées de hennins, s'ornaient de courtines. Les cloches sonnaient très fort et le carillon les accompagnait de sa voix gentille et bondissante. La foule se pressait partout. On s'écrasait aux carrefours. Sur les toits des curieux s'accrochaient en grappes humaines.

Une odeur très douce de cire fondue et d'encens flottait. Des petites filles semaient des fleurs, du sable blanc et des « snippeling », c'est-à-dire des bouts de papiers multicolores. Godefroid s'amusait de leurs gestes. Elles étaient gentiment audacieuses, semaient jusque sous les pieds des hérauts et ne se sauvaient que lorsque les naseaux des chevaux les frôlaient. Car immédiatement devant lui, des hérauts d'armes étaient venus se placer. Ils écartaient les spectateurs et annonçaient la gloire de

ceux qui suivaient, en sonnant dans de longues trompettes de cuivre.

Godefroid avait du plaisir à marcher ainsi sur le sol adouci par un tapis qui changeait de couleur à chaque pas. Ici il était blanc et vert, là bleu et argent comme le robe de Madame la Vierge, plus loin tout en or. Parfois il embaumait et alors il écrasait des pétales de roses.

Les gens le regardaient avec des yeux attendris, des femmes souriaient et quelques-unes disaient à haute voix :

« Jésus de mon cœur, quel beau petit homme que voilà ! »

Cela le rendait plus fier encore. Il tendit ses petits jarrets, et regarda maître Kobe, dont le nez ému coulait aussi fort que sa chandelle. Le sage homme était en extase.

Pendant, on marchait toujours. On allait, on allait, à travers les rues qui se suivaient, de plus en plus lon-



A l'horizon un nuage de poussière s'éleva. (p. 30).

gues, entre deux haies de spectateurs, de plus en plus épaisses, sous un soleil, de plus en plus ardent ! On allait, et soudain Godefroid songea aux prés verts. La fatigue envahissait ses membres. Dans son ventre, quelque chose de lourd gênait. Il regretta ne pas avoir fait comme le petit baron de la Potterie ! C'était d'autant plus douloureux, qu'on entrait dans le quartier riche de la cité.

Là, les couleurs des étendards et les dorures des draperies étaient plus vives et plus fraîches. Les cloches sonnaient plus fort et des trompettes les sonneries triomphaient. Alors ne sachant plus se dominer l'enfant, crispant sa main dans celle de Kobe et il murmura : « je dois faire pipi ».

« Ciel ! » s'effara le bonhomme, « et moi qui te le disais encore ! »

Et regardant autour de lui, il jugea tout de suite la situation sans issue ! Des milliers d'yeux étaient dardés sur

eux ; une quadruple chaîne de curieux les enfermait ; derrière eux la procession s'avavançait irrévocable, avec les prêtres en surplis, les porteurs de châsses, de bannières, les croisés, le dais sous lequel se porte le Sauveur... Comment arrêter tout cela, pour un enfant qui a un besoin saugrenu à satisfaire ?

— « Godefroid, mon cher petit ami », dit le pauvre homme d'une voix pénétrante, « je t'en prie, marchons ! »

Godefroid courba la tête, ses yeux s'humectèrent, et il se remit en marche en traînant les pieds.

A présent, l'odeur de l'encens l'incommodait, la cire de son flambeau, trop incliné, s'égouttait et lui brûlait les mains. Sous ses pieds le sable criait d'une façon désagréable. Les fleurs, à peine semées et déjà meurtries, exhalaient un parfum violent qui faisait mal. Le son des trompettes lui déchirait les oreilles, les cloches sonnaient trop

fort et troublaient les battements de son cœur, par le heurt de leurs bonds désordonnés. La joie de tous lui parut odieuse, et son ventre gonfla à tel point, qu'il craignit le voir éclater. Mais on marchait toujours.....

Et la foule qui fermait les issues, devenait plus magnifique. Des gens vêtus de velours et de drap fin se pressaient sur leur passage. Aux fenêtres les coiffures des dames se cerclaient de couronnes. Kobe prit une attitude plus digne, mais Godefroid, boudeur, répéta : « Je dois faire pipi ! »

Le gouverneur fit une grimace d'effroi et hâta le pas, simulant n'avoir point entendu. L'enfant se mit à pleurer. Il songea aux jours ordinaires, ceux pendant lesquels il ne faut figurer ni en procession, ni en cérémonie, les jours où il n'était que le petit Godefroid de sa mère, celui qui pouvait faire ce qui est nécessaire, quand bon lui semblait.



Ah ! les beaux jours ! Et, bien que ce fût ainsi hier encore et que cela dût être ainsi demain sans doute, il crut avoir à déplorer un bonheur à jamais perdu. Reverrait-il sa mère encore ? Non ! Il marchait, parmi des êtres étrangers et méchants, depuis très longtemps, et bien sûr, qu'ils ne le lâcheraient plus, qu'ils allaient le faire mourir ! Cette pensée l'exaspéra tellement qu'il trépigna en criant : « Je veux faire pipi, na ! »

Heureusement que la procession s'arrêta en ce moment même, car on venait de traverser une rue étroite et des groupes étaient restés en arrière. Kobe en profita pour entraîner son élève vivement et pour le mettre le nez au mur, juste au coin de la rue de l'Etuve et de la rue du Chêne. Quand il eut décu-lotté le moutard, il attendit, l'air sérieux et résigné. Godefroid soupira. Une douce langueur caressa ses membres, son

ventre se dilata soulagé et chatouilla d'aise. De nouveau la voix du carrillon lui parut gentille, les chants des prêtres harmonieux et le parfum de la cire brûlée et de l'encens suaves. En fermant un peu les yeux, il crut pendant un instant, être un angelet du bon Dieu pissotant dans un petit coin du paradis.

« Mon Dieu ! mon enfant » — demanda Kobe, voyant les hérauts emboucher leurs trompettes, les bannières s'élever et les flambeaux se redresser — « As-tu fini bientôt ? »

Mais Godefroid ne répondit pas ; il pissait.

Le gouverneur vit avec effroi les porteurs des flambeaux se mettre en route, suivis des vieillards aux lampes d'argent. Après ce furent des prêtres en surplis et les hommes aux bannières. C'étaient de belles bannières, portant au sommet les images dorées, de tous les

saints patrons des métiers et des gildes: saint-Michel piétinant un démon tor-du; sainte-Catherine qui guérit les écrouelles; saint-Hubert qui préserve de la rage; saint-Antoine qui fait retrouver les objets égarés ou dérobés. Il y avait encore un saint-Sébastien transpercé de flèches, brodé sur l'étendard des archers et un saint-Roch découvrant une cuisse rongée d'ulcères.

Ensuite vint la statue miraculeuse de Notre-Dame la Noire vêtue d'une robe de velours violet et d'un long manteau de brocart. Sous sa couronne d'or, losangée de rubis sanglants et d'émeraudes, l'on apercevait son visage menu moucheté de taches sombres. Nul n'ignorait la provenance de ces taches. Cela était arrivé il y avait bien longtemps.

« Un jour qu'on avait négligé de sortir la sainte image en la procession annuelle, sous prétexte que le temps



... il trépigna en criant : « Je veux faire pipi, na ! »

était mauvais et les rues boueuses, la Vierge s'en était allée toute seule sans porteurs, par des chemins qu'on ignorait toujours. Quand le lendemain on la retrouva dans sa niche, on remarqua avec effroi, qu'elle était souillée d'éclaboussures jusqu'au visage. Depuis on avait essayé maintes fois de la laver, mais on n'était jamais parvenu à rendre blanches ses joues. » Et de loin elle semblait marcher sur les têtes, qui se courbaient, craintives, comme au passage d'une divinité sévère et peut-être vindicative. Un groupe de fidèles suivit. Comme ceux qui marchaient en tête semblaient déjà loin, Kobe demanda encore :

« Eh ! mon enfant as-tu fini bientôt ? »

Mais Godefroid ne répondit pas : il pissait.

Maintenant venaient les moines de l'Ordre des Carmes déchaussés. Ils avaient des mines sans mélancolie et

portaient des chapelets formidables. Puis, ce fut la châsse des trentes-six bienheureux, toute en argent massif et si lourde que les porteurs se tassaient, courbés sous son poids. Elle contenait beaucoup de reliques : des dents de sagesse, des cartilages, des touffes de poils, des fragments de mâchoires, des bouts de rotules, d'omoplates, des vestiges de fémurs, des soupçons de clavicles et beaucoup d'autres débris de la plupart des saints du paradis. Il y avait aussi, disait-on, une mèche des cheveux de la Madeleine. Une mèche des beaux cheveux dorés avec lesquels elle essuya les pieds de Notre-Seigneur. Immédiatement après la châsse apparurent les nobles de la ville, et Kobe, qui craignit que le comte et la comtesse ne les vissent en pareille posture, demanda derechef :

« Hélas ! Godefroid, n'y aura-t-il donc jamais de fin ? »

Mais Godefroid ne répondit pas : il pissait.

Et sous les caparaçons, les palefrois piaffaient, la tête encapuchonnée d'orgueil. Les haquenées trottaient gracieuses. Les casques s'incendiaient au soleil ; de longs voiles flottaient au cornes des hennins, comme des nuages diaphanes au sommet des tours pointues. Les velours sombres s'opposaient aux soeries souples, les étoffes ramagées aux draps d'or, d'argent ou vermeil, cependant que les couleurs de toutes ces parures charmaient l'œil encore par leur diversité harmonieuse. Les verts profonds se mariaient avec la pourpre dominatrice, les cramois vifs avec les bleus tendres.

Mais Godefroid ne faisait que pisser. Il se soulageait inconscient et béat. Ses chausses tombées décrouvraient un derrière dodu, plus rose que les joues d'une jeune fille à qui l'on parle d'aimer.



D'entre ses jambes écartées tout un ruisseau tiède s'écoulait, entraînant fleurs semées et papiers découpés, pour se perdre sous les pieds des spectateurs et les jupes des spectatrices.

Il pissait ! Et la procession allait toujours lente et majestueuse. Passant sous les arcs de triomphe, par les rues, les ruelles et les places, s'arrêtant aux carrefours où s'élevaient les reposoirs, ornés de dentelles, de vases fleuris et de candlabres d'argent élevant vers le ciel leurs bras enflammés. Elle allait ! Coulant comme un fleuve lumineux et puissant, aux flots chargés d'or, entre la foule obscure et recueillie ; entre les maisons, aux façades festonnées de guirlandes fleuries, d'oriflammes, d'étendards et de banderoles.

Il pissait ! Cela ne lui était jamais arrivé de pisser ainsi, mais il ne s'en inquiétait guère, oubliant tout, ne se

dérangeant pas, même quand apparurent les croisés.

Ceux-là avaient l'aspect redoutable, la mine hautaine sous les visières levées des casques bossués. Au-dessus de leur masse serrée, les lances se dressaient rigides et drues comme en une moisson de fer. Sur les boucliers s'étaient étalés les blasons et les devises, en hiéroglyphes d'un dessin sobre et pur. Les quartiers s'écartelaient teints de sinople ou de gueules, les sables tranchaient sur les ors, l'hermine sur le vair. Les chevrons alternaient avec les pals et les fasces, les francs quartiers se losangeaient ou se découpaient en dentelures. Des lions grimpaient, des aigles essorraient ; des merlettes d'argent frémissaient sur un champ d'azur !

Au-dessus des chanfreins, les panaches se recourbaient en touffe vers les cervicales arrondies ; les croupes étaient couvertes de housses, rehaussées d'ar-

moiries et bordées de franges. Quelques-uns d'entre ces guerriers montaient des bêtes presque nues, remarquables par leurs crinières démesurées, frôlant le sol, et qui semblaient douces comme des cheveux de femmes. D'ailleurs on en voyait de toutes les races. A côté des destriers brabançons et allemands, réputés pour leur vigueur et leur haute taille, caracolait les cavales du désert qui sont de deux sortes : celles de Hogiaz les plus nobles, celles du Hedj, les plus sûres. On reconnaissait celles originaires de Damas à la beauté de leur robe, celles de la Mésopotamie à la perfection de leurs formes. D'autres encore étaient petites, couvertes de long poil et découvraient des dents avides de mordre : c'étaient des Tartares qui sont les plus courageuses.

Aucun cri ne sortait de la foule... Kobe émerveillé ouvrait de grands yeux ; tant de choses nouvelles pour lui appa-



... il pissait.

raissaient, qu'il en oublia un peu son élève.

La plupart des chevaliers portaient des armes étranges enlevées aux mécréants. C'étaient des massues incrustées d'ivoire, des cimenterres recourbés et des poignards tortueux d'une forme singulière. Quelques-uns avaient des harnais forgés avec art et richement damasquinés ; d'autres portaient des cottes sarrasines et étaient coiffés de turbans clairs ou de capuchons de mailles au lieu des heaumes pesants et incommodes. On en vit drapés de longs manteaux blancs, ainsi que des Maures.

Les arçons s'alourdissaient de butin : des orfèvreries illuminées par l'éclat des gemmes, des coupes ciselées, des reliquaires pris sans doute dans des temples païens, des coffrets en bois précieux, munis de serrures compliquées, des colliers de perles ou d'ambre. Des fourrures de bêtes inconnues rem-

plaçaient les selles d'armes. Kobe vit sur un poing ganté de cuir se débattre un oiseau enchaîné. Il s'étonna encore au passage d'un croisé qui chevauchait seul, tenant une femme en croupe. Elle se serrait contre son compagnon comme effrayée, lui entourant la taille de ses bras basanés ornés de sequins et de bracelets. Elle avait des cheveux noirs et le ventre découvert.

Quelques-uns d'entre les chevaliers furent reconnus par la foule, soit à leur blason, soit à leur visage. On se montra Enguerrand d'Ulenburgh dont un des ancêtres fut pair sous Charlemagne et compagnon de Roland le paladin, Walter de Nieuwland qui était de la cité, le bâtard de Tongres, qui, disait-on, désarçonnait les cavaliers d'un seul coup de poing. On se désigna encore messire Jehan de Wavre, aussi bon diseur de complaintes d'amour que vaillant homme de guerre.

Ils passaient ! Et comme maintenant l'on entendait déjà le murmure de la foule en prière qui suit le Saint-Sacrement, Kobe demanda encore une fois, revenu à la réalité et saisi d'un très grand effroi :

« Jésus seigneur ! secourez-nous ! Godefroid, mon enfant, n'auras-tu donc jamais fini ? Voilà deux heures que tu...

Mais Godefroid ne répondit pas : il pissait.

Les cavaliers disparurent au tournant de la rue, les casques encore fulgurants entre la forêt des lances. Il s'éleva un nuage épais et tourbillonnant, qui brouilla un peu toutes les choses. L'odeur de l'encens devint plus pénétrante, les spectateurs s'agenouillèrent et l'on entendit des clochettes tinter doucement, si doucement que cela fit songer à une sonnette de rêve, agitée par quelqu'un d'invisible. Alors dans la foule le silence devint parfait. Or, comme eu ce moment l'on voyait s'ap-



procher le dais sous lequel se portait notre Seigneur, on pouvait croire qu'on l'entendait marcher Lui-même sur le sable blanc qui criait, sur le sable blanc, les pétales de roses et les « snippling », semés par les blondes et alertes gamines.

Quand après cela les spectateurs osèrent lever un œil timide, ils virent cheminer lentement un groupe de prêtres au dos voûté sous les chasubles rigides d'orfroï. Une cohue de bigots et de bigotes se pressait immédiatement derrière la procession, se bouscoulant et marmottant des prières monotones...

« J'ai fini ! » — soupira Godefroid en ce moment et il reprit ses chausses.

Kobe était pâle. Il tenait d'une main défaillante son flambeau à moitié consumé. Son embarras et sa frayeur augmentèrent encore lorsqu'il vit se diriger vers eux les yeux rassasiés de la foule. On les remarqua tout de suite.



« J'ai fini ! » soupira-t-il.

Ceux qui stationnaient dans leur voisinage, en s'apercevant qu'ils pataugeaient dans un liquide douteux jusqu'aux mollets. Les femmes se troussèrent en criant. Pendant un moment on crut qu'une source venait de jaillir, mais quand on reconnut que c'était le jeune Godefroid, fils du comte de Hove, Geendorpe et plusieurs autres lieux, qui venait de faire tout cela, on demeura muet de saisissement. Puis, on cria au miracle. Le bruit de l'extraordinaire événement se répandit rapidement s'amplifiant de bouche en bouche. Les fenêtres restèrent garnies de leurs curieux et même, dans une impasse voisine, on cria au déluge. On y vit un juif barbu gagner les toits, porteur de vivres et d'un énorme paquet de frusques suspectes. Kobe jugea prudent de se soustraire à cette curiosité inquiétante. Profitant d'une bousculade provoquée par le passage d'une bande de

cavaliers retardataires. il entraîna son élève et le mena, à travers une suite de ruelles, loin du lieu de son humide prouesse. Ils se dirigèrent ensuite bien vite vers la grande place.

Déjà le comte et la comtesse étaient rentrés. Le récit de l'étrange mésaventure les alarma fort. La comtesse devint très pâle et voulut qu'on cherchât le médecin aussitôt. Godefroid fut mis au lit malgré ses protestations et sa mine réjouie.

Le docteur vint en toute hâte. C'était un vieil homme vêtu de noir, courbé comme un gibet et coiffé d'un chapeau pointu. Il examina l'enfant sur toutes les faces, mit son oreille ça et là, puis il dit des choses obscures. Il lui administra aussi une pilule dorée d'un côté et un lavement au miel de l'autre...

Mais dans son lit Godefroid se fâcha, cria qu'il était bien portant et qu'il voulait se lever. Alors la comtesse

s'en fut trouver son confesseur.

Ce saint homme réfléchit un instant après son récit; il pria un peu et se signa plusieurs fois.

« Ma très chère et très noble pénitente », dit-il ensuite, en levant au ciel un œil inspiré, « je crois pouvoir vous assurer que nous sommes en présence d'un événement grave. Il est certain que notre Seigneur a voulu marquer ici son mécontentement de la manière dont votre fils s'est conduit dans la procession. Il l'a maintenu en pénitence pour bien montrer à tous qu'il n'est point permis d'être indécent au passage des choses sacrées ».

Ce discours effraya fort la comtesse qui crut tout de suite qu'il n'y avait plus de remède et que déjà, le malin avait les griffes posées sur l'âme de son enfant. Mais le bon prêtre la rassura, lui disant ensuite que les gens de qualité peuvent toujours s'entendre avec le ciel, qui

aisément se laisse attendrir quand on sait s'y prendre. Elle finit par lui glisser une bourse gonflée de pièce d'or en main, lui promettant encore beaucoup de secours, pour ses pauvres et pour son église.

Le comte, à qui tout cela fut rapporté, fit aussi beaucoup de bien. A l'endroit où son fils s'était oublié, il fit élever un monument expiatoire. Ce monument n'était autre qu'une fontaine représentant un enfant dans la pose que vous savez. Tout le monde sait qu'elle existe encore actuellement à Bruxelles, au coin de la rue de l'Etuve et de la rue du Chêne. Tout le monde l'a vue, tout le monde l'admire, mais tout le monde ne connaît pas son histoire... ; bien que Manneke-Pis n'ait jamais caché la sienne pour personne.

